

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(Suite)

"Je demande aussi une prière."

"Et j'ai promis la "prière", puisque mon trèfle ne lui paraissait pas suffisant.

"Le vicomte l'aurait baisé, le trèfle ; j'allais écrire "mangé"..."

"Ne te fâche pas. Je suis énervée, perplexe, folle. Cet avenir à "deux" est effrayant.

X

Une très brillante assemblée remplissait l'immense salle du Trocadéro, assemblée panachée de femmes du monde savamment élégantes, de personnalités littéraires et artistiques, de désœuvrés, heureux de trouver un passe-temps de quelques heures, enfin, de membres influents du clergé, d'étudiants, de professeurs, attirés par le conférencier connu de la plupart d'entre eux, et par l'œuvre sympathique à tous.

Placée aux premiers rangs, entre la baronne Heurtel et le docteur Roscob, Suzan Le Helguer sentait la griserie de la foule lui monter au cerveau. La rumeur joyeuse des conversations, le palpitements des éventails, le parfum léger des essences et des fleurs l'enivraient comme le soleil enivre le papillon nouvellement sorti de sa chrysalide ; et les lèvres souriantes, les yeux brillants, elle causait, oublieuse de tout sauf de l'heure présente qui lui semblait bonne.

On la regardait beaucoup : les femmes, avec une jalousie à peine dissimulée ; les hommes, avec l'impertinente admiration qui leur est coutumière.

"Pas banale, Mlle Le Helguer, entendit soudain Suzan non loin d'el-

le. Nulle correction de lignes, mais une frimousse exquise de Parisienne intelligente et... neuve. Joignez à cela une dot respectable. Vous pourriez complimenter de Mire, très cher ; on les dit fiancés ou près de l'être."

—Satané gamin ! murmura entre ses dents le docteur Roscob.

Le visage de Suzan s'était couvert d'une rougeur ardente, sur sa joie tombait comme une douche glacée. Elle vivait en plein rêve, et son nom lancé au milieu de cette cohue, la rejetait dans la réalité avec un froissement douloureux.

Maintenant, l'attente lui paraissait longue ; elle eut voulu arrêter les bruissements d'éventails, les rires étouffés, surtout les papotages de tous ces gens qui, inconnus d'elle, la connaissaient assez pour s'occuper de son visage, de sa dot, de son problématique mariage.

Très bas, elle demanda :

—Ne commencera-t-on pas bientôt, marraine ?

Elle n'avait pas achevé sa phrase que le silence s'était fait, si complet, si profond, que, sous un souffle d'air chaud, on entendait palpiter les feuillages qui garnissaient l'estrade.

Au milieu de cette estrade, Jacques Orvanne se tenait debout, si pâle, si "gauche", sembla-t-il à Suzan, qu'une immense détresse mêlée de pitié l'envahit toute, et qu'elle baissa les yeux pour ne pas voir... l'échec de celui qu'elle appelait son "ami".

Mais vite, bien vite, relevant la tête, elle écouta.

La voix du docteur, basse d'abord, sous le coup de l'émotion première, s'était élevée graduellement ; maintenant, harmonieuse et chaude, elle résonnait dans la salle avec des vibrations profondes, avec une netteté singulière. Peu à peu aussi, la pâleur de son visage disparaissait, une flamme, partie de son cœur, de son âme, jaillissait dans son regard ; il devenait un autre être, un être si attractif, qu'il tenait, à cette heure, suspendue, à ses lèvres, une foule qui eût passé dédaigneuse à ses côtés quelques minutes auparavant.

Pourtant, il parlait simplement, sans périodes ronflantes, sans phrases à effet. Mais quand, après avoir exposé ce qu'était l'œuvre en faveur de laquelle il venait demander sympathie et protection, il retraça la vie de l'étudiant pauvre à Paris, on "sentait", sous l'Apôtre, l'homme qui a "vécu" cette vie, souffert ces souffrances, désiré, pour ses frères, ce que, trop timide ou trop fier, il n'eût pas voulu pour lui.

Et l'on se passionnait pour ce roman sans intrigue conté d'une façon très personnelle, pour cette étude psychologique très fouillée, pour ces ardents, ces jeunes, jetés sans le sou et sans guide au milieu des séductions de Paris. Un courant s'établissait entre l'orateur et l'auditoire : croyants, sceptiques, oisifs, mondains vibraient à l'unisson de la charité.

Personne, peut-être, dans la foule compacte qui remplissait la salle, n'était conquis par la parole ardente, généreuse, originale de Jacques Orvanne comme Suzan le Helguer. Le front haut, les lèvres frémissantes, les yeux pleins d'éclairs, elle écoutait, toute palpitante d'émotion, d'enthousiasme, de tristesse aussi. Jacques racontait sa vie, elle le savait. Ce "froid" avait pleuré ; ce "timide" était resté seul ; ce "fier" avait eu faim. Au milieu de ces souffrances, il avait travaillé avec une volonté de fer, il avait dressé, entre sa vie et les plaisirs de la capitale, une infranchissable barrière : barrière d'honneur et de foi ; et, tout en étant un "fort", il était resté le très doux, le très aimant, le très dévoué. Celui qui tenait sous le charme cette foule élégante était le Docteur, si bon, qui, penché sur Pierre Zubert, lui donnait un baiser, dont le souvenir faisait encore pâlir la jeune fille.

La baronne Heurtel avait raison : Jacques Orvanne était "quelqu'un", et elle, Suzan, était folle de n'avoir pas compris plus tôt sa valeur.

Il se tut... Des applaudissements frénétiques éclatèrent de tous les points de la salle, couvrant ses dernières paroles. Suzan n'applaudit